

Saint-Denis

Paris -VIII la fac pas comme les autres

A l'heure où Sciences-Po s'ouvre à des «jeunes des cités», retour sur une autre révolution: en 1970, la «fac de Vincennes» s'ouvrait aux non-bacheliers. Bilan plus que positif: grâce notamment à l'informatique, Vincennes la révolutionnaire s'est muée en une fac high-tech où se côtoient 50 nationalités

«J'avais tout pour finir délinquant: beur, habitant d'une cité surpeuplée, ayant quitté l'école en quatrième, famille immigrée à problèmes, un frère dealer»: c'est ainsi que Yacine se remémore son adolescence. Aujourd'hui, travaillant pour une société de service informatique, il a tous les attributs du cadre prospère: chemise à manches courtes sous une veste de toile, cravate fantaisie, dossier sous un bras, ordinateur portable sous l'autre. «Un jour, encouragé par un ami, j'ai poussé la porte de l'université. Je n'étais pas rassuré du tout. Je n'aurais jamais cru que ce truc-là était pour moi. Pourtant, j'habitais juste à côté, à la cité des Francs-Moisins.» Découvrant qu'il peut s'inscrire sans le bac, il rencontre des profs, et le courant passe tout de suite car il est motivé. Inscrit dans un cursus d'informatique, il est aussitôt installé devant une machine pour un travail concret. «La théorie, ça viendra plus tard», lui expliquent ses profs. Pédagogie payante: «Aujourd'hui, je gagne plus d'argent que les dealers de la cité, et ça fait jaser.» Un cas exceptionnel, Yacine? Oui, sans doute. Mais plus fréquent qu'on ne le croit. A Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris, l'université Paris-VIII ouvre ses portes aux non-bacheliers, aux étrangers et aux salariés avec des résultats étonnants.

Or l'insertion de l'université de Paris-VIII dans le paysage dionysien ne s'est pas faite sans heurts. L'histoire commence en décembre 1968. Une grande année. Serge Gainsbourg s'apprête à fêter l'«année érotique». «Libération» n'existe pas encore. Sheila fait danser les minettes. Des masses de jeunes dévorent les œuvres complètes de Lénine pendant que le pays se remet tant bien que mal du séisme de Mai. Dans cette atmosphère de bouillonnement, un ministre de droite, Edgar Faure, crée deux universités. A l'ouest de Paris, Dauphine, près du bois de Boulogne et des beaux quartiers, et, à l'est, un «centre expérimental» au cœur du bois de Vincennes. «Vincennes» est née. Sa mission? Pluridisciplinarité, pédagogie nouvelle, recherche permanente, accueil des non-bacheliers, des étrangers et des salariés. Programme inédit et sulfureux pour beaucoup -dont les extrémistes de droite et de gauche qui en espèrent l'échec: les premiers le trouvent trop progressiste, les seconds estiment qu'il s'agit d'un gadget destiné à endormir la contestation.

Tant bien que mal, pourtant, se met en place ce modèle original dans lequel les sciences (mathématiques et informatique), les lettres et les arts sont en contact étroit. Des enseignements nouveaux y font leur apparition: cinéma, photo, danse... Très vite, cette université deviendra pour la droite le symbole d'un gauchisme exécré. A Paris-VIII-Vincennes, l'éducation serait dégradée et les diplômes bradés. Des dealers tiennent boutique à l'intérieur de la fac, des réfugiés politiques y trouvent asile tandis que l'esprit gauchiste agite indifféremment les enseignants, les étudiants et le personnel.

Un journaliste d'un quotidien disparu -«l'Aurore» -se vante même d'avoir inscrit son cheval dans cette fac. Mieux encore, le cheval aurait été reçu à l'examen. Alice Saunier-Séité, fringante ministre des Universités (1) de Valéry Giscard d'Estaing, n'hésite pas à colporter publiquement la rumeur. L'Université poursuit aussitôt le ministre en diffamation. A l'origine de cette querelle se cache un canular de potache: l'un des techniciens en informatique de l'université s'est amusé à pianoter le nom d'un cheval ainsi que celui de Karl Marx sur le fichier des étudiants en sociologie, signant l'un des tout premiers actes de piraterie informatique. Répétée et déformée par les plus hautes instances de l'État, l'anecdote ternit la réputation de la fac: il suffit d'être un cheval -ou un âne -pour être reçu aux examens.

Dans les faits, les nombreux salariés inscrits en cours du soir sont plutôt désireux d'obtenir une formation complémentaire qui leur permettra de changer de vie. De même, les étrangers tout comme ceux qui n'ont pas eu la chance de poursuivre leurs études jusqu'au bac sont très sensibles à la nécessité de réussir un examen pour s'insérer dans la vie active. Quant aux enseignants, leur dévouement frise parfois l'apostolat: un chargé de cours, en 1969, propose de partager son salaire avec ses étudiants, au motif qu'il n'est pas juste qu'un seul soit payé alors que tous travaillent. Bref, si un folklore indéniable anime l'université, la réalité est très différente des images caricaturales qui circulent.

Moins d'une décennie plus tard, Paris-VIII déménage et quitte le bois de Vincennes pour Saint-Denis. Un changement officiellement dicté par des considérations techniques: la fac utilise un terrain de la Ville de Paris et cette dernière souhaite le récupérer. *«Moins d'un mois après notre départ, se souvient Harald Wertz, responsable du département d'informatique, il ne restait plus rien. Tout avait été rasé.»* En fait, Alice Saunier-Séité veut la peau de «Vincennes». Et Jacques Chirac, maire de Paris, cherche à nettoyer «son» bois de Vincennes. Ils se mettent d'accord pour bouter Paris-VIII hors de Paris. Manière radicale de dissuader les «bons» étudiants d'y aller. Le calcul est simpliste: si Vincennes devient une fac de banlieue, les enfants de la bourgeoisie parisienne n'auront plus la tentation d'aller y attraper un mauvais virus idéologique. La fac atterrit dans une banlieue rouge dirigée par le PC, qui ne montre guère d'enthousiasme à voir s'installer un îlot gauchiste dans un de ses fiefs. Cohabitation pas facile au début: les Dionysiens ignorent superbement la fac. Quelques ados du quartier viennent y traîner: la fac est conviviale et ils y trouvent parfois une écoute qu'ils n'ont pas ailleurs.

L'arrivée à Saint-Denis donne pourtant son second souffle à cette fac. La confrontation directe avec une banlieue chaude met tout le monde face aux vrais problèmes: comment intégrer les exclus? Patiemment, la fac se met en tête d'accueillir les «sans-grade». Pas simple. Certains prônent un fonctionnement classique: prenons les meilleurs des étudiants et démontrons qu'une fac de gauche fait mieux qu'une fac de droite. D'autres veulent profiter d'une situation d'autonomie quasiment unique en Europe pour se lancer dans une aventure pédagogique entièrement nouvelle. Dans cette quête, le département informatique va être en pointe, avec une approche pratique: dès la première semaine, les étudiants sont mis devant des machines. Qu'importent leurs connaissances en maths ou en algorithmique, ils doivent pianoter et apprendre à utiliser couramment un langage informatique. Bien avant Allègre et Charpak, ils pratiquent la méthode de *«la main à la pâte»*, formant des praticiens de l'informatique avant de faire des théoriciens. Résultat, à la sortie de Paris-VIII les étudiants sont opérationnels. *«Nos étudiants trouvent du travail avant même d'avoir obtenu leur diplôme de maîtrise. Mais comme ils arrêtent en cours d'année, ils sont comptabilisés comme des échecs»*, regrette Harald Wertz.

Aujourd'hui, Renaud Fabre, président de l'université, affirme poursuivre la mission initiale de la fac: *«Nous avons une politique d'accueil très large.»* Choix politique mais aussi choix logique: *«Nous sommes dans une zone en retard pour l'accès à l'enseignement supérieur. Nous accueillons donc un public particulier. Notre souci*

majeur est évidemment l'insertion professionnelle. Dans les arts, par exemple, nous offrons des formations professionnalisantes, comme en danse, en cinéma et dans l'audiovisuel.» Régine Chopinot, fondatrice du fameux Ballet Atlantique de La Rochelle, est une ancienne de Paris-VIII, comme Jackie Taffanel, qui dirige le groupe Incliné à Montpellier. Saint-Denis propose aussi dix formations en hypermédia. Et ça marche. «Paris-VIII a été pour moi une ouverture extraordinaire, raconte Sorouch, un ancien étudiant iranien. J'arrivais de Téhéran, fuyant le régime des mollahs. J'ai été accueilli à l'université sans questions. On ne m'a pas demandé si je connaissais telle ou telle fonction mathématique compliquée. On m'a simplement demandé d'écrire un programme informatique.»

Ce souci de rupture pédagogique a permis l'insertion professionnelle immédiate de personnes qui auraient eu les plus grandes difficultés à se caser lors de la récente période de fort chômage. L'informatique est un formidable creuset d'intégration: la machine ignore tout de son utilisateur. Totalement indifférente au fait qu'il soit français, étranger, chrétien, musulman ou bouddhiste, si l'étudiant écrit un programme qui ne tourne pas, il est impossible de prétendre que c'est parce que la machine est raciste. «Il y a autre chose, raconte Jean Boniface: comme nous devons nous débrouiller avec des systèmes assez nouveaux, il fallait bien qu'on s'entraide. Forcément, ça a créé des liens.» Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de voir au petit matin des étudiants qui ont dormi dans la salle des machines. «La technique seule n'est pas une panacée, nuance le professeur Jean-François Degrémont. Nous avons constaté qu'un programme informatique, même techniquement irréprochable, n'est pas forcément adapté aux utilisateurs. Nous nous sommes donc alliés au département d'ethnologie de l'université Paris-VII pour monter un cursus pluridisciplinaire qui intègre les notions de l'ethnologie dans des études informatiques.» Ce qui ne plaît pas à tous: certains y voient «l'irruption du bla-bla des sciences humaines» dans une discipline sérieuse. C'est pourtant grâce à cette formation complémentaire en sciences humaines que Pierre Farouz a pu évoluer professionnellement et devenir directeur des relations humaines chez Hewlett-Packard.

L'université s'est même ouverte à des publics plus difficiles. «Nous sommes le seul établissement universitaire à participer à une classe relais», indique Thierry Baffoy, directeur de l'IUT d'informatique et d'organisation et gestion de la production. «Autrement dit, nous aidons des jeunes, qui font pour la plupart l'objet de mesures judiciaires ou sociales, à suivre une scolarité.» Les élèves ont entre 12 et 16ans. Certains ont été condamnés à des peines avec sursis. L'informatique est un moyen de les socialiser. La technique oblige à respecter des règles. La technique plus efficace que l'idéologie: les fondateurs de «Vincennes» auraient-ils imaginé ça?

PAUL LOUBIÈRE

(1) Alice Saunier-Séité fut secrétaire d'Etat aux Universités de 1976 à 1978 puis ministre des Universités de 1978 à 1981, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing.

Tous droits réservés : Le Nouvel Observateur

4F1F410A18513718812C0EC46CDDBB1CDE3A4BD577C16847

Diff. 542 529 ex. (source OJD)